



HAL
open science

Le Portefeuille de Stanczyk ou une tentative de refonte de l'identité polonaise

Stanislaw Fiszer

► **To cite this version:**

Stanislaw Fiszer. Le Portefeuille de Stanczyk ou une tentative de refonte de l'identité polonaise. 2019.
hal-02144503

HAL Id: hal-02144503

<https://hal.science/hal-02144503>

Preprint submitted on 30 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Portefeuille de Stańczyk ou une tentative de refonte de l'identité polonaise

Stanisław FISZER

Université de Lorraine

L'insurrection de janvier 1863, qui se solde comme toutes les précédentes par un échec, constitue une date charnière dans l'histoire polonaise du XIX^e siècle. Elle compromet les illusions messianiques et romantiques, qui avaient inspiré les insurgés, tout en entraînant la répression tsariste. Une vague d'environ 10 000 réfugiés a rejoint les immigrés polonais en France et en Angleterre. Arrestations, confiscations et déportations en Sibérie ont touché plusieurs milliers de personnes. L'autonomie du Royaume de Pologne, rebaptisée « région de la Vistule », a été supprimée, les écoles et l'université de Varsovie (l'ancienne *Szkoła Główna*) ont été russifiées. L'Église catholique, coupée de Rome, en 1867, et régie par un collège spécial à Saint-Pétersbourg, a subi des persécutions. Toujours est-il que la suppression du servage, en 1863, a contribué à un rapide développement du capitalisme dans les terres polonaises sous la domination russe.

La situation politique après l'insurrection de 1863 n'est pas meilleure dans le tronçon prussien puis allemand, après l'unification des pays germaniques. Bismarck y mène une violente politique de germanisation. Les Allemands occupent peu à peu la plupart des postes dans l'administration et dans l'enseignement. Des noms et des prénoms polonais, ainsi que des noms de lieux sont germanisés. En raison du *Kulturkampf*, l'Église polonaise perd ses prérogatives, telles que la formation et la nomination des prêtres ou le contrôle des écoles. Les Polonais sont poussés à vendre leurs terres, confiées à une Commission de colonisation.

En revanche, les Polonais de Galicie faisant partie de l'Empire autrichien et, après 1867, de l'Empire austro-hongrois, jouissaient d'une autonomie politique relativement large. Dès 1869, ils ont obtenu la polonisation de l'administration, de la justice et des écoles, la repolonisation de l'université de Cracovie et de celle de Lwów. En 1873, une académie des sciences polonaise (*Akademia umiejętności*) a vu le jour à Cracovie. La Diète de Lwów, sous l'influence du parti réaliste, surnommé ironiquement les « mamelouks » (garde du corps du sultan) et composé majoritairement de noblesse, contrôlait l'administration locale et avait le pouvoir de blocage au Parlement de Vienne. Celle-ci a accepté la création d'un « ministère de la Galicie », confié dans les années 1873-1890 au Polonais F. Ziemiałkowski. La culture et la

littérature, moins entravées par la censure, pouvaient se développer plus librement en Galicie que dans les terres polonaises sous la domination allemande et russe¹.

C'est dans ce contexte que se forme la pensée des conservateurs cracoviens qualifiés de Stańczyk (*Stańczycy*). Ce nom vient d'une série d'articles parus en 1869 dans la revue *Przegląd Polski* s'inspirant sans doute de la *Revue des deux mondes*, qui, libérale à ses débuts (fondée en 1829), amorce après 1848 un tournant plus conservateur. Ces articles ont ensuite été rassemblés sous le titre *Le Portefeuille de Stańczyk (Teka Stańczyka)*, qui fait référence à un bouffon du XVI^e siècle, dont nous reparlerons plus tard. Les Stańczyk, sans être scientifiques et positivistes au sens strict et philosophique du terme, représentent, à certains égards, le positivisme social, qui triomphe dans tous les territoires polonais, au lendemain de l'insurrection de janvier, en particulier dans le tronçon russe.

D'une part, cette idéologie se tourne vers le rationalisme, le réalisme politique et constitue un retour à la Raison du Siècle des lumières, d'autre part elle s'inspire du positivisme français d'Auguste Comte, l'auteur du *Cours de philosophie positive* (1839-1842), des utilitaristes anglais Herbert Spencer et John Stuart Mill, ainsi que du darwinisme social². L'idéal du « travail organique » est conforme à l'évolution capitaliste du pays, qui, amorcée avant 1863, s'intensifie après cette date. Les positivistes placent en effet tous leurs espoirs dans le progrès économique. Ils affirment que la valeur d'une nation donnée résulte essentiellement de son apport économique et culturel au progrès de l'humanité.

Tout comme les positivistes de Varsovie, les Stańczyk, dont Józef Szujski, historien et professeur de l'université Jagellon et secrétaire de l'Académie des sciences de Cracovie, Stanisław Tarnowski, historien de la littérature polonaise, Stanisław Koźmian et Ludwik Wodzicki, sont très critiques à l'égard de l'insurrection de 1863. Ils avancent la thèse selon laquelle celle-ci, ainsi que toutes les insurrections malheureuses des XVIII^e et XIX^e siècles, constituent en quelque sorte une continuation de la tradition anarchique de l'ancienne République nobiliaire : le *liberum conspiro*, c'est-à-dire l'idée de combattre en martyrs, par les armes ou dans la clandestinité, qui est devenue une part intégrante de l'identité polonaise au XIX^e siècle, se serait substitué au *liberum veto*³. Dans cette optique, les confédérations nobiliaires des XVII^e et XVIII^e siècles, qui résultaient du droit à la résistance au pouvoir du

¹ Brossant ce tableau de la situation politique de la Pologne, après l'insurrection de 1863, l'auteur de l'article s'est inspiré, en particulier, de Daniel Beauvois, *Histoire de la Pologne*, Hatier, 1995, pp. 248-258.

² Partant du principe à la fois utilitariste et darwinien, que la société est un organisme, analogue aux organismes animaux, dont les parties correspondent à différentes couches sociales, les positivistes prônent leur travail solidaire pour la croissance organique et harmonieuse de l'ensemble.

³ Le droit des nobles de s'opposer aux décisions de la diète et d'en provoquer la dissolution, l'unanimité étant requise.

prince, seraient des antécédents naturels de ces insurrections. Ainsi le nouvel insurgé ne serait autre que l'ancien confédéré en gros caractères.

Pour appuyer cette hypothèse, les auteurs du *Portefeuille de Stańczyk* y introduisent le personnage de ce bouffon de Sigismond le Vieux et de Sigismond-Auguste, rois polonais du XVI^e siècle. Dans la tradition polonaise Stańczyk symbolise le scepticisme et la sagesse politique. Plusieurs fois représenté dans la littérature (Julian Ursyn Niemcewicz, Józef Kraszewski, Stanisław Wyspiański) et dans l'art polonais, il a été peint, en particulier, par Jan Matejko, contemporain et ami des conservateurs de Cracovie. Le peintre cracovien et créateur d'un imaginaire historique polonais, lui consacre l'un de ses premiers tableaux intitulé *Stańczyk* (1862). Le pitre dont l'accoutrement grotesque contraste avec la gravité de son visage, réapparaît vingt ans plus tard sur la toile *L'Hommage prussien* (1882).

Les conservateurs de Cracovie mettent dans la bouche de Stańczyk des propos critiques à l'égard de la noblesse qui, dans l'ancienne Pologne, s'était arrogé tous les privilèges au détriment d'autres couches sociales, en particulier des bourgeois et des paysans, exclus de la nation. Le bouffon du roi confirme la thèse selon laquelle l'État polonais a disparu de la carte de l'Europe à la fin du XVIII^e siècle en raison de son mauvais système politique, la démocratie nobiliaire : fondée sur la « liberté dorée » (*Aurea Libertas*), elle avait entravé l'instauration d'un régime monarchique fort. Qui plus est, selon Stańczyk qui, entouré de membres de la Cour royale, observe du ciel la situation politique en Galicie, il n'y a pas de solution de continuité entre le passé et le présent de la nation polonaise. La vanité que la noblesse tirait d'une ascendance prétendue exclusive, l'individualisme exacerbé, l'ambition sans frein, la vantardise, l'instinct de triblions seraient propres aux élites politiques et à l'intelligentsia polonaise qui, à cette époque, surtout en Galicie, était encore majoritairement d'origine noble.

Les conservateurs de Cracovie n'étaient pas les seuls à dénoncer la tradition et le mythe insurrectionnel romantique lesquels sont devenus une composante essentielle de l'identité polonaise. À titre d'exemple, on peut citer Bolesław Prus : dans l'un de ses articles, publiés en 1875 à Varsovie, il affirmait :

Si tout le sang répandu par les Polonais pour la cause de la liberté se déversait au même endroit, il remplirait le plus grand lac du pays ; et si tous les os de ceux qui sont morts dans les batailles, sur les échafauds, dans les camps ou en exil étaient rassemblés en un seul tas, cela formerait un nouvel Wawel. Mais quel avantage en est résulté ? Aucun, et il ne pouvait y en avoir aucun, car le patriotisme polonais était fait de violentes explosions d'émotion qui

n'étaient pas illuminées par la compréhension et qui n'étaient pas transformées en actes de volonté créatrice⁴.

On peut citer d'autres encore intellectuels et écrivains du tronçon russe ou allemand qui se sont montrés très critiques à l'égard du romantisme insurrectionnel. Cependant la tolérance austro-hongroise permettait d'aller plus loin dans la dénonciation et la réévaluation de certaines composantes de l'identité polonaise du fait même de la liberté d'expression beaucoup plus grande que dans les deux autres tronçons de la Pologne. Car cette liberté rendait possible un échange d'opinions, souvent opposées, sur ce sujet très sensible, touchant la notion de patriotisme polonais. C'est pourquoi les conservateurs de Cracovie étaient pratiquement les seuls à pouvoir pousser leur critique des « errements » romantiques jusqu'à la dérision : « Notre situation d'aujourd'hui – dit l'un des auteurs du pamphlet – présente l'avantage de pouvoir librement et sans pitié tourner en ridicule toutes nos absurdités et tous nos charlatans déguisés en prophètes ».

Le caractère satirique du *Portefeuille de Stańczyk* transparait déjà à travers les titres des vingt lettres, dont il se compose et dont les auteurs et les destinataires fictifs portent des noms comiques. Ceux-ci rappellent souvent les noms des Romains, dont la noblesse se croyait descendante : le tribun du peuple, Sicinius, le propriétaire de la pharmacie, Optymowicz, Liberyusz Bankrutowicz (Liberius Fauché), Brutusik (Brutus le Petit). D'autres noms, comme celui de Napoleon Bałamucki (Napoléon Trompeur), évoquent les personnages historiques qui ont joué un rôle particulier dans l'histoire de la Pologne ou dans des événements plus récents, comme le nom de Deaczek (Deak le Petit), forgé par allusion à Ferenc Deak, l'un des architectes du compromis austro-hongrois. D'autres noms encore, tels que Sprycimir (Rusé), Paflagoniusz Tarapaciński (Pétrin), Trwożnicki (Poltron), indiquent des types comiques, comme dans la *commedia dell'arte* ou dans le théâtre de marionnettes dont les Stańczyk tirent les ficelles. Chaque personnage appartenant à cette ménagerie grotesque représente une tendance politique de Galicie et fait penser à une personne réelle qui l'incarnait. Mais, pour la plupart, ces personnages à clefs sont d'anciens insurgés, devenus après l'échec de l'insurrection de 1863, les soi-disant « démocrates », fidèles aux idéaux romantiques.

Le caractère fictif des lettres permet à leurs auteurs, les Stańczyk, de montrer les attitudes politiques de leurs adversaires dans le miroir déformant de la caricature, de recourir à l'imposture et à l'insinuation, tout en prenant à l'avance leurs distances avec les propos de

⁴ Cité d'après Bernard Michel, *Nations et nationalismes en Europe centrale, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Aubier, 1995, p. 105.

leurs propres personnages. Par ce biais des plus amusants, ils font donc rejeter la responsabilité de leurs propres raisonnements poussés à l'absurde sur une espèce de boucs émissaires. Soit dit en passant, pour conférer à leur critique l'apparence d'impartialité et d'objectivité, les Stańczyk brossent également leur propre autoportrait satirique dans la neuvième lettre du pamphlet.

On retrouve la même veine humoristique dans la parodie des titres de presse, qui paraissaient à l'époque en Galicie : *Przegląd Lwowski*, épigone du romantisme, se transforme sous la plume des Stańczyk, en *Lustrator Galicyjski* (*L'Inspecteur de Galicie*), l'ultraconservateur et clérical *Czas* (*Le temps*) en *Wieczność* (*L'Éternité*), le libéral *Kraj* en *Całość* (*Un Tout*) par allusion à son programme politique s'adressant à l'ensemble des Polonais des trois tronçons du pays. Enfin, la toponymie de la Galicie, devenue Galilée, est annonciatrice du registre de l'ouvrage tout entier : Vienne est qualifiée de Chaopolis (Cité de Chaos), Cracovie de Cité de Freux, Lwów (Léopol) de Tigropol (Cité de Tigres).

Malgré son ton léger et humoristique, *Le Portefeuille de Stańczyk* est un écrit sacrilège à plus d'un titre. Premièrement, il tourne en dérision non seulement les efforts de perpétuer la tradition romantique, mais encore les insurrections elles-mêmes, notamment celle de 1863 à laquelle, d'ailleurs, la plupart des *Stańczyk* ont participé. De ce point de vue, leur pamphlet constitue également une critique de leurs propres engagements politiques antérieurs et une tentative de dépassement. Certains passages du *Portefeuille de Stańczyk* traduisent une attitude nettement sarcastique à l'égard de la dernière grande insurrection polonaise du XIX^e siècle. Ainsi dans la Lettre n° 5, Brutus le Petit évoque la création, lors de ce soulèvement, d'un État clandestin polonais avec son propre gouvernement, sa propre administration, son propre trésor public. À la fin, il préconise d'organiser sur ce modèle un nouvel État polonais clandestin en Galicie, territoire pourtant sans débouchés maritimes, disposant de sa propre marine de guerre... Dans la plus longue partie du *Portefeuille*, qui porte le n° 10 et qui n'est pas une lettre à proprement parler, mais un *Dialogue de Monsieur Pierre avec Monsieur Paul*, ce dernier affirme que la revue *Całość* « garde du blé moisi et des provisions de 1863 dans son grenier ».

À ce propos, il est à observer l'importance d'une structure dialogique dans le pamphlet en général, et dans *Le Portefeuille de Stańczyk* en particulier. Une grande majorité des lettres constituent une antiphrase. Les auteurs fictifs défendent donc avec intransigeance les thèses opposées à celles de leurs auteurs réels. Dans ces circonstances, le dialogisme peut prendre une multiplicité de formes : parfois l'auteur fictif d'une lettre donnée se dédouble, se fait à lui-même objections et réponses ; parfois, il semble parler à quelqu'un, même si sa voix reste

sans écho ; à d'autres moments, comme dans *Le Dialogue entre Monsieur Pierre et Monsieur Paul*, il laisse une parole étrangère l'interrompre et imposer instantanément sa logique – puis il reprend le fil du discours. On peut donc noter que pour rendre leurs paroles plus crédibles, plus convaincantes, les auteurs fictifs ont besoin de l'objection, de la réfutation, qu'ils pourront à leur tour réfuter. Mais comme les auteurs réels des lettres procèdent par antiphrase, tous les mécanismes dialogiques cités : de concession, de pseudo-rétractation, d'autoaccusation apparente, au lieu de rendre plus solide le raisonnement des auteurs fictifs, le compromettent encore davantage. Par conséquent, nous assistons à un faux dialogue car le seul détenteur de la vérité est le pamphlétaire.

La Lettre n° 8 offre un exemple typique de l'antiphrase. Son auteur, Stanisław Koźmian, exagère et amplifie de façon grotesque les raisonnements de son auteur présumé, Optymowicz, qui, en s'adressant à son destinataire, Trwoźnicki, exalte ainsi l'idée d'insurrection permanente :

La Pologne ne peut ressusciter que grâce à l'insurrection, donc l'insurrection doit être notre but direct, et sa perpétuation notre désir le plus ardent. La continuité de l'insurrection, te le dis-je, c'est la Pologne, et si, dès le premier partage, elle avait toujours continué, la Pologne n'aurait jamais péri⁵.

Ce qui accentue l'absurdité de ces propos qui font allusion à la *Mazurka de Dąbrowski*, devenue ensuite (1927) l'hymne national, c'est une parodie du syllogisme qui dans la rhétorique classique est présentée comme le modèle de raisonnement par excellence. Ici, il est détourné de son usage habituel : « La Pologne est une insurrection, donc l'insurrection est la Pologne car l'insurrection est une résurrection ! [...] ce n'est plus la logique, c'est l'arithmétique, c'est deux fois deux font quatre »⁶. Optymowicz conclut son raisonnement par une comparaison saugrenue des trois tronçons de la Pologne aux trois champs qu'on doit cultiver, c'est-à-dire les transformer en champs de bataille pour la liberté nationale, selon le système d'« assolement triennal » :

⁵ *Teka Stańczyka*, Kraków, Universitas, 2007, préfacé par Andrzej Dziadzio, p. 49 ; toutes les citations de cette édition de l'ouvrage sont traduites par Stanisław Fiszer.

⁶ *Ibidem*, p. 51.

S'il s'agit de la continuité de l'insurrection, nous devons nous en tenir au système d'assolement triennal. Malheureusement – ajoute-t-il avec dépit – on doit laisser toujours un champ en jachère, c'est pourquoi il faut cultiver les deux autres avec d'autant plus d'ardeur⁷.

Les *Stańczyk* s'attaquent d'un côté à la tradition insurrectionnelle, de l'autre au paradigme romantique qui a inspiré les insurgés polonais tout au long du XIX^e siècle. La lettre d'Aldona, « femme politique », tourne en dérision le mythe de la mère et de la femme polonaise, l'une des composantes essentielles de l'identité nationale. Le prénom d'Aldona lui-même renvoie au poème d'Adam Mickiewicz *Konrad Wallenrod*, publié en 1828 et considéré comme un « manuel de conspiration » par l'historien Maurycy Mochnacki⁸.

Aldona de Stanisław Tarnowski, le véritable auteur de la lettre en question, donne comme modèle à suivre pour toutes ses compatriotes la Mère polonaise du poème de Mickiewicz sous le titre *À ma mère polonaise*, écrit à la veille de l'insurrection de 1830. L'héroïne du poème élève son fils dans l'esprit patriotique en le préparant au rôle de conspirateur et de martyr de la cause nationale. Ainsi la mère devient le symbole de la sauvegarde de l'identité nationale et du sacrifice de l'amour maternel à l'autel de la patrie, son fils incarne l'éthos de la conspiration, et tous les deux représentent le mythe martyrologique.

Toujours dans la même lettre, Aldona, caricature du stéréotype féminin romantique, se compare à Lilla Weneda. Celle-ci est l'un des protagonistes de la tragédie de Juliusz Słowacki (1840) portant le même titre. Sans entrer dans les détails, il suffit de dire que le drame développe le mythe insurrectionnel, illustré par une lutte héroïque des pacifiques aborigènes, Vénèdes, contre les belliqueux et barbares envahisseurs, Léchites, à l'époque de la Pologne préhistorique. Les premiers sont vaincus, Lilla Weneda, fille du roi Derwid, est tuée, mais sa sœur, Roza, prophétise la résurrection de la nation.

Aldona, alias Lilla Weneda, qui veut contribuer à l'organisation du tricentenaire de l'Union de Lublin (1569), devant être célébré en 1869 en Galicie, à l'initiative des « patriotes » polonais, imagine ainsi le rôle qu'elle allait jouer :

Bien évidemment, la célébration commencera ou se terminera par la messe. Dès que l'église se remplira de fidèles, c'est moi qui y entrerais, moi l'incarnation de la Patrie, et je me mettrai à

⁷ *Ibid*, p. 53.

⁸ Le héros de ce poème, Wallenrod, un païen lituanien, capturé et élevé comme un chrétien, est porté au rang de Grand Maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques. Son patriotisme se réveille à l'écoute d'un mystérieux ménestrel d'origine lituanienne. Il cherche alors la vengeance en conduisant délibérément ses chevaliers dans une défaite militaire majeure. Ceux-ci découvrent la trahison et condamnent Wallenrod à mort. Aldona, la femme de ce dernier, refuse de s'enfuir avec lui et tous les deux périssent.

genoux devant l'autel. J'ai déjà inventé ma tenue : écoute, - s'adresse-t-elle à Malwina, destinataire de la lettre - une robe noire, plissée, très longue et large, rappelant la robe de Lilla Weneda, entourée aux hanches d'une ceinture rouge, qui symbolise le martyr. Sur la tête un long voile blanc, des cheveux épars, une couronne d'épines (dis-moi si les épines devraient être vraies ou artificielles) – les mains enchaînées – et quand, à la fin de la messe, on commencera à chanter l'hymne, je me lèverai, je tendrai mes muscles et je romprai les chaînes (ayant été auparavant limées) et je sortirai de l'église !... L'office funèbre me conviendrait encore mieux : je voudrais gésir sur un catafalque, et à un moment opportun me lever (pour la résurrection je devrais, bien entendu, m'habiller en blanc) [...]⁹.

Ici, comme ailleurs, les Stańczyk recourent aux discordances logiques, qui visent à éliminer l'élément héroïque : en effet, l'auteur de cette lettre crée une dissonance comique entre la solennité de la célébration à venir et le caractère terre-à-terre de ses préparatifs et de sa mise en œuvre par Aldona. Celle-ci interrompt sa description des solennités par des remarques prosaïques portant soit sur les détails de sa tenue, soit sur le rôle de martyr à mimer lors de cette « messe nationale ». Par la suite, la discordance axiologique se double d'une discordance stylistique, qui consiste à passer d'un niveau de langue soigné à un niveau « grossier », du sublime au trivial : la rivale d'Aldona, Kornelia, affirme que la Patrie, comme aux temps de l'Union de Lublin, devrait être représentée non pas par une seule, mais par trois femmes enchaînées : Maryla incarnant la Lituanie, Balladyna la Ruthénie et Aldona la Couronne :

Ça, c'était trop ! – s'écrie Aldona – Sa Maryla, cette souillon, ou bien la petite Balladyna, enfant encore [...] et moi, devrais-je me tenir entre les deux, cachée par elles [...] J'ai dû en appeler au général Kilof [Pic] [...] Aujourd'hui, j'ai reçu son télégramme et je l'ai lu à l'aide d'un code secret [...] « Aldona seule » - m-a-t-il répondu – doit représenter la Patrie unique et indivisible¹⁰.

Pour résumer cette partie, la scène imaginée par Aldona fait apparaître le mythe insurrectionnel et celui de la Pologne martyre, lequel, comme le précédent, est devenu une part intégrante de l'identité nationale. Cependant le dernier mythe fait également penser à celui de la Pologne rédemptrice qui, tel un nouveau Christ, devait sauver l'Europe et l'humanité corrompues. Cette exaltation mystique de la patrie, due à Mickiewicz et à d'autres

⁹ *Teka Stańczyka, op. cit.*, p. 44.

¹⁰ *Ibid.*, p. 45.

romantiques, est ridiculisée par les *Stańczyk* qui poussent la logique du messianisme polonais jusqu'au bout. Car si le sens même de la nation polonaise est sublimé dans sa victimisation, les Polonais qui cesseraient d'être des victimes, n'auraient plus de raison d'être. Il fallait donc à tout prix mobiliser et provoquer leurs ennemis, Autrichiens ou Russes, pour qu'ils les fassent souffrir davantage encore. À cet effet Optymowicz de la Lettre n° 8, déjà citée, envisage d'organiser des manifestations et des célébrations patriotiques incessantes, qui s'ajouteraient à celles organisées en Galicie-Galilée et à l'émigration, après l'insurrection de 1863. Ainsi le projet de faire revenir de France la dépouille de Mickiewicz à Cracovie, devait suivre l'exhumation de celle de Casimir le Grand et ses secondes funérailles à la Cathédrale de Wawel, la célébration à Rapperswil du centenaire de la confédération de Bar (1768), érigée en première insurrection nationale, devait préparer celle du tricentenaire de l'Union de Lublin, sans parler d'innombrables manifestations et festivités pour commémorer la vie et l'œuvre de tel ou tel poète, écrivain ou intellectuel polonais. L'effet caricatural vient ici de l'énumération saugrenue de toutes ces célébrations, comme si elles avaient eu lieu les unes après les autres, alors qu'en réalité elles étaient espacées dans le temps ou sont restées à l'état de projet.

Il en résulte que tout en se moquant de la tradition romantique, les *Stańczyk* s'attaquent au patriotisme ostentatoire, à la démagogie et au cynisme politique des dirigeants et des agitateurs : ceux-ci encourageraient, d'après la Lettre n° 8, à « battre du tambour des tambours patriotiques » qu'on « entend de la Baltique à la Mer Noire », c'est-à-dire d'un bout à l'autre de l'ancienne Pologne. Le sarcasme de ses propos est d'autant plus grand que, d'après l'auteur de la lettre, le son du tambour « patriotique » dépasse sinon en beauté, au moins en intensité, celui du piano de Chopin, du fameux poème de Norwid sous le même titre, qui érige la musique du compositeur en symbole de l'art national et universel.

Malgré leur attitude subversive à l'égard de la tradition romantique, les auteurs du *Portefeuille de Stańczyk* ont été qualifiés de « conservateurs » par leurs ennemis, d'une part les « démocrates », épigones du romantisme, d'autre part les « libéraux », adeptes du positivisme progressiste. Cette qualification que les *Stańczyk*, par ailleurs, assumaient, résulte des raisons d'ordre social religieux et politique. En effet, ils appréhendaient toute radicalisation, aussi bien au sein de la Diète de Lwów que parmi les masses paysannes de Galicie, extrêmement pauvres. Il faut préciser que *Le Portefeuille de Stańczyk* a été rédigé au moment où l'aile radicale du Parlement polonais de Galicie, avec à sa tête le prince « rouge », Adam Sapieha, voulait recourir au droit de blocage au Parlement de Vienne en réponse au refus des autorités autrichiennes de transformer l'empire bicéphale austro-hongrois en une fédération de pays et de nations le composant. Les *Stańczyk* craignaient, selon les historiens à tort, que ces

revendications ne puissent provoquer un mouvement insurrectionnel susceptible de dégénérer en une jacquerie, pareille à celle des paysans serfs et de leur chef Jakub Szela qui, en 1846, ont massacré des centaines de familles nobles. Hostiles à toute idéologie révolutionnaire et soucieux, sans doute, des intérêts des propriétaires terriens, les conservateurs préconisaient une lente évolution des structures sociales.

Le conservatisme des *Stańczyk* se manifeste aussi dans le domaine religieux. À l'encontre des « libéraux », partisans de la laïcisation de la société, et des positivistes de Varsovie, qui se trouvaient sous l'influence de Henry Thomas Buckle, auteur de *l'Histoire de la Civilisation en Angleterre* (1857-1861), critique de la religion et du providentialisme historique, les conservateurs de Cracovie font l'apologie de l'Église catholique. Même s'ils dénoncent l'instrumentalisation de celle-ci et de la religion à des fins politiques, ils considèrent le catholicisme romain comme l'une des composantes de l'identité polonaise et se moquent de l'anticléricisme du savant Ignorancjusz (Ignare), l'auteur présumé de la Lettre n° 13. Ainsi les conservateurs de Cracovie perpétuent l'équation Polonais-catholique, datant de la victoire de la contre-réforme, au XVII^e siècle, et consolidé, à la fin du XIX^e siècle, par le nationalisme polonais moderne de Dmowski. Mais, à la différence des romantiques, souvent en désaccord avec le Vatican qui condamnait les insurrections, ils mettent en équation d'une part la polonité, d'autre part la fidélité à l'Église catholique en tant qu'institution incarnant les valeurs de la civilisation occidentale. De plus, leur attachement à l'Église s'explique par une attitude critique envers la Réforme qui aurait affaibli, au XVI^e siècle, le pouvoir monarchique au profit de la démocratie nobiliaire.

Enfin, les *Stańczyk* sont « conservateurs » du fait même d'être loyalistes et partisans d'un *statu quo* politique en Europe. Car, à l'opposé des romantiques, ils ne se faisaient plus aucune illusion sur l'intervention des puissances occidentales dans les affaires polonaises, comptant tout au plus sur un conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Russie. Conformément à la pensée positiviste et au libéralisme prédominant en Europe dans les années soixante et soixante-dix du XIX^e siècle, ils acceptaient une intégration temporaire des Polonais de Galicie dans l'Empire austro-hongrois comme une étape positive du développement national et du progrès de l'humanité¹¹.

¹¹ De telle façon, les nationalités divisées, réduites ou arriérées historiquement, devaient, au sein des entités politiques souvent multinationales, acquérir progressivement la conscience étatique pour se préparer, à l'avenir, dans des conditions propices, à faire ressusciter leurs propres États. Une large autonomie qui, comme nous l'avons vu, a été accordée à la Galicie, dès 1869, était, selon les *Stańczyk*, de nature à apprendre aux classes dirigeantes polonaises le fonctionnement et les mécanismes de l'État moderne. Voir à ce propos Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Éditions Gallimard, 1992, pp.70-72.

Toujours est-il que les Stańczyk ne voulaient pas couper la nation polonaise de son histoire. Ils comprenaient parfaitement que celle-ci, établissant la continuité avec les grands ancêtres et le patrimoine au sens large du terme, est nécessaire à l'élaboration de l'identité nationale. D'ailleurs, dans la Lettre n° 2, ils ridiculisent le cosmopolitisme aristocratique du chambellan Poloniusz (Polonius) et sa servilité envers les autorités autrichiennes. Cependant ils considèrent l'identité nationale d'une manière dynamique, sinon comme une création, au moins comme un processus sur lequel on peut et on doit influencer. D'où vient une attitude critique, volontariste et sélective des Stańczyk à l'égard de la tradition nationale : ils puisent dans son réservoir les éléments qui leur semblent les plus appropriés à la formation d'une nation moderne, et en éliminent ceux qui leur semblent nuisibles et dépassés. À l'opposé d'un conservatisme figé, ils veulent intégrer dans la conscience nationale des éléments nouveaux ou ceux qui pendant longtemps en étaient absents, tels que l'intérêt national, la raison d'État ou le sens civique.

Finalement, d'après les Stańczyk, l'espoir de recouvrer l'indépendance, à laquelle ils n'ont jamais renoncé, proviendrait d'une révision du passé, d'une remise en question et d'une refonte de la conscience nationale. Pour y parvenir, ils ont adopté l'attitude du bouffon qui deviendra ensuite une figure emblématique du démystificateur dans la culture d'Europe centrale. Cependant le rire, le sarcasme et l'humour des Stańczyk ne visent pas, comme souvent au XX^e siècle, le pouvoir politique ou religieux. Ils visent, comme plus tard chez Witold Gombrowicz, une force autrement oppressante de cette partie sacralisée et ritualisée de la tradition, avec ses mythes et ses symboles, qui empêche à la fois l'identité nationale d'évoluer et la société de vivre dans le présent et de préparer son avenir.

Pour clore provisoirement la question des Stańczyk, qui restera de toute façon ouverte, on peut se demander s'ils ont réussi à atteindre leurs objectifs. Il est, bien évidemment, problématique d'évaluer leur influence sur l'évolution de la conscience nationale. En revanche, on peut chercher à esquisser la présence de leur héritage intellectuel dans les courants de pensée postérieurs à l'époque positiviste. Constatons d'emblée que les Stańczyk, et, plus généralement, les conservateurs de Cracovie ont influencé des idéologies critiques envers la démocratie nobiliaire et le romantisme.

On retrouve des traces de leurs idées dans le nationalisme polonais moderne de Roman Dmowski. Rappelons que ce fondateur de la Ligue nationale (1883), devenue ensuite le parti National-Démocrate, dit *endecja*, prônait « l'élimination des restes du romantisme politique » et considérait le messianisme polonais comme le produit d'une alliance bizarre entre la mégalomanie et l'impuissance politique.

Paradoxalement, les héritiers intellectuels des conservateurs de Cracovie, ont collaboré avec le principal concurrent de Dmowski, Józef Piłsudski, après son coup d'État de 1926. Leur soutien, dans les années 1928-1930, à son parti BBWR, s'explique par la faiblesse et l'instabilité des institutions démocratiques d'un nouvel État polonais, ressuscité en 1918. Le maréchal, accusant le parlement de corruption et d'irresponsabilité, le considérait comme un héritier de la Diète de la République nobiliaire à son déclin.

Pour les mêmes raisons, Jerzy Giedroyc, en tant que rédacteur en chef des revues *Bunt młodych* et *Polityka*, éditées dans les années 30, faisaient référence au *Portefeuille de Stańczyk* ; mais, opposé à l'autoritarisme de Piłsudski, il tentait de démontrer que l'instauration d'un État de droit fort était possible dans le régime démocratique.

Ce n'est pas par hasard si *Le Portefeuille de Stańczyk* a été réédité et commenté à plusieurs reprises dans la Pologne populaire. Car le régime d'un État dont la souveraineté avait été limitée, pouvait instrumentaliser de telle façon d'une part le réalisme politique des Stańczyk, d'autre part leur critique des tendances anarchiques dans l'histoire de la Pologne. Cela ne veut pas dire que tous les commentateurs de la pensée des Stańczyk étaient inféodés au pouvoir. Aleksander Bocheński qui dans son livre *L'Histoire de la sottise en Pologne (Dzieje głupoty w Polsce)*, paru en 1947, étudie les raisons des partages du pays, y consacre une place non négligeable à la pensée des conservateurs de Cracovie. Kazimierz Wyka, dans une monographie, parue en 1950, replace *Le Portefeuille de Stańczyk* dans un large contexte politique et social de la Galicie. Une autre monographie, *Le débat sur l'École de Cracovie (Spór o historyczną szkołę krakowską)*, parue en 1972, considère *Le Portefeuille* comme une expression littéraire de cette école qui attribuait la décadence et la chute de la République nobiliaire à la faiblesse d'un pouvoir monarchique. Marcin Król, pourtant opposant au régime, préfaçant l'édition du *Portefeuille* de 1982, met l'accent sur le sens des responsabilités politiques de ses auteurs et sur l'importance de leur pensée dans la formation de l'esprit civique des Polonais.

Ce qui peut surprendre à première vue c'est la réédition du *Portefeuille de Stańczyk*, en 2007, dans la série « Adam Michnik conseille », par un éditeur des travaux scientifiques, Universitas. Toutefois, n'oublions pas que cet ancien dissident, rédacteur en chef et propriétaire de *Gazeta Wyborcza*, l'un des quotidiens les plus importants dans la Pologne d'aujourd'hui, est l'auteur des propos suivants par lesquels nous voulons terminer notre réflexion :

Soit pieux alors, intellectuel insoumis, mais ne renonce pas au scepticisme, du moins en ce qui concerne l'engagement politique [...] fidèle à tes racines nationales, cultive [le déracinement] en permanence [...] imprègne l'univers [...] du rire du bouffon et du scepticisme du libre-penseur¹².

¹² Cité d'après Chantal Delsol, Michel Maslowski, Joanna Nowicki (dir.), *Mythes et symboles politiques en Europe centrale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 384.